

Présentation

Danielle Forget

Volume 25, numéro 1-2, été–automne 1992

La pragmatique : discours et action

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500992ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500992ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forget, D. (1992). Présentation. *Études littéraires*, 25(1-2), 7–9.
<https://doi.org/10.7202/500992ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

PRÉSENTATION

La pragmatique a fait irruption dans les sciences du langage, il y a quelques années, tentant de se faire une place entre la linguistique, la critique littéraire, l'analyse du discours, etc. Si une impression de désordre a pu résulter de cette émergence rapide de travaux issus d'horizons divers, elle s'est dissipée pour laisser place à une orientation plus unifiée, à un domaine d'étude mieux délimité.

L'effervescence des dernières années a été marquante et s'est manifestée par le développement de notions comme celles de l'acte illocutoire, « où le fait de dire a une certaine valeur », et de l'acte perlocutoire « qui est l'obtention de certains effets par la parole » (Austin), de la présupposition comme nécessité interne de la langue, des opérations énonciatives et prédicatives, des maximes conversationnelles, de l'enchaînement des répliques dialogales, de l'argumentation, et autres. Que ce soit pour se réclamer d'eux ou au contraire pour établir des distances, on ne manque pas de reconnaître l'influence de Peirce, Morris et Wittgenstein.

La pragmatique impose un éclairage particulier à l'énoncé, au texte, en rendant l'action indissociable de son interprétation. Lire, comprendre un texte, c'est non seulement reconstruire les réseaux de signification mais prévoir l'effet sur autrui. La langue est convertie en discours. Vu comme activité, comme pratique, le discours fait apparaître la subjectivité dans le langage. En révélant la position énonciative des participants, c'est-à-dire le rôle sociopolitique ou institutionnel à partir duquel se fait la prise de parole, on accorde une place grandissante aux sujets parlants avec leurs intentions, avec leurs intérêts à défendre, leurs objectifs à réaliser. Parler de discours, c'est recourir, en effet, aux composantes de la situation d'énonciation, à savoir l'émergence d'une prise de parole entre des participants en un lieu et un temps spécifiques.

Le texte littéraire n'y échappe pas. Il s'insère dans une situation particulière, étant produit par un auteur, en un certain lieu et à une certaine époque, en vue d'une lecture probable, ce qu'on appelle la situation externe de réception. Mais, grâce à la fiction, se superpose une autre situation d'énonciation, interne cette fois, où interviennent discursivement des participants par la voix des personnages, du narrateur, possiblement de l'auteur. Ils interagissent avec un ou plusieurs destinataires, personnages ou lecteurs.

L'intérêt qu'il y a à comprendre l'action que l'on fait en parlant rencontre inévitablement une préoccupation similaire en littérature, particulièrement dans le théâtre. Dominique Maingueneau étudie les maximes chez Corneille, leurs conditions d'énonciation, l'effet recherché. Distincte du proverbe, de la sentence attestée, la maxime se situe à l'intersection du discursif et de l'éthique; sa structure

énonciative permet de mieux apprécier l'efficacité tragique de l'œuvre. Richard Goodkin, quant à lui, s'attache aux énoncés performatifs dans le théâtre de Racine; le tragique joue sur les limites de la performativité jusqu'au point où il devient hasardeux de mettre en rapport la fidélité aux croyances, l'efficacité de l'acte et l'effet obtenu.

L'articulation de la pragmatique et de la littérature fait apparaître différemment la référence et la représentation. Le récit tiré du contexte particulier de l'espionnage impose des contraintes : « l'univers de référence structurellement mal connaissable » de ces textes a une influence directe sur son interprétation. Non pas basé sur une pure vérité informationnelle, le récit se construit à partir de stratégies argumentatives. Paul Bleton montre la complexité de la lecture : plus qu'un simple décodage, c'est une opération d'appropriation des énoncés. Par ailleurs, nommer, affirmer une identité sont des activités performatives bien connues; mais elles acquièrent, dans *la Pluie d'été* de Marguerite Duras, une curieuse ambiguïté. Delphine Perret explique comment et pourquoi l'écriture s'ingénie à déstabiliser le lecteur.

Le poème sollicite à son tour le lecteur qui, en « éprouvant la valeur illocutoire des énoncés » et en reconstituant le contexte énonciatif, prend le rôle de coénonciateur. Joseph Bonenfant compare les stratégies interactives à l'œuvre dans quatre textes poétiques, appartenant à Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Miron, dans le but de tracer les fondements d'une lecture véritablement pragmatique de la poésie.

Certains collaborateurs à ce numéro ont donné libre cours à leurs préoccupations sur des questions théoriques essentielles comme la littérarité. Le lecteur et le producteur du texte sont liés par « un contrat de fiction », comme l'appelle Lita Lundquist. Cette auteure privilégie une approche cognitive de l'interprétation selon laquelle le texte littéraire suppose la mise en œuvre de représentations mentales qui lui sont spécifiques.

La dynamique de production ou de réception d'un texte renvoie à des présupposés sur son contexte. Marilyn Randall s'intéresse aux principes de construction d'un contexte à caractère littéraire. Le lecteur est doublement sollicité, à la fois par le texte et par les modèles socioculturels qui s'offrent à lui : par une démarche pragmatique, l'auteure tente de montrer comment ce conflit apparent est résolu dans des œuvres d'Hubert Aquin et de Réjean Ducharme.

Le texte littéraire n'est pas que rupture; il procède aussi par un traitement particulier des conventions de la langue. Suzanne Fleischman étudie des composantes essentielles de la structuration du texte, à savoir le temps et l'aspect. En communiquant le point de vue narratif, ces catégories mettent en évidence la spécificité du récit par rapport aux autres types de textes et à l'échange dialogal. Par ailleurs, *Des nouvelles d'Édouard*, une œuvre de Michel Tremblay, exploite fortement le discours fictif, la retransmission de pensées. Conflit refoulé, expressivité, ce n'est pas tant cette question qui est abordée par l'auteure de ces lignes que celle d'une structure argumentative basée sur l'effet de réel. Jean-Michel Adam entend montrer que le texte littéraire s'appuie sur des caractéristiques de la langue. Il confronte la grammaire du langage ordinaire avec le texte littéraire. Par le biais de l'étude des énoncés hypothétiques, il remet en question l'association exclusive de la fictionalité avec le texte littéraire.

PRÉSENTATION

La pragmatique peut, évidemment, prêter aux études littéraires des outils pertinents pour l'analyse. De son côté, la littérature fournit à la pragmatique un contexte fertile pour la mise en application et la vérification de ses principes. Mais la littérature, aussi, bouscule et incite à la nuance. Jamais il n'est apparu aussi clairement qu'un regard sur le texte ne peut s'arrêter uniquement aux propriétés formelles. « Compréhension », « interprétation », « réception » sont les concepts qui prennent le relais des « stratégies de production » sur la scène de l'approche pragmatique; ils convergent vers un des pôles de la communication littéraire : le lecteur.

Danielle Forget
Université d'Ottawa